

## LES PERSONNAGES

On retrouve les « amis fraternels » de la pièce *Arthur et Ibrahim*, rejoints ici par une de leurs camarades de classe.

**Arthur** : son prénom évoque le roi Arthur, seigneur breton défenseur des peuples celtes des îles britanniques et de Bretagne armoricaine, d'après les romances du Moyen Âge.

Il veut le plus souvent jouer le vainqueur (César) ou la figure dominante (le roi), celle des hommes qui portent un costume ; « j'ai pas envie de faire le peuple » se justifie-t-il (scène 8).

**Ibrahim** : il correspond dans l'islam au personnage d'Abraham, le premier prophète des trois religions monothéistes. On le sent tiraillé entre son amitié pour ses camarades et le respect dû à un père qui ne trouve pas sa place en France.

**Camille** : prénom masculin et féminin, sa fête a lieu le 14 juillet. Dans la pièce, c'est un personnage féminin, déterminé et avide de changements. Tour à tour Vercingétorix puis révolutionnaire, elle veut rendre aux femmes une place dans l'Histoire.

Dans *Histoire(s) de France*, les adultes n'existent que par ce que les enfants en disent.

**Le père** : personnage présent sur scène dans *Arthur et Ibrahim*, on découvrirait un homme convaincu que la France n'aime pas les Arabes. On découvrirait aussi un père admiratif du travail de son fils à l'école. A présent, Ibrahim dit de lui qu'« il est dans une nouvelle phase de musulmanie » (scène 4). On comprend à la fin de la pièce qu'il s'apprête à accomplir le pèlerinage de La Mecque mais Ibrahim ne le dit pas. Il demeure un personnage insaisissable et émouvant, perdu entre deux rives comme les *chibanis*.

**La professeure d'histoire-géographie** : comme la maîtresse d'*Arthur et Ibrahim*, elle donne une image positive de l'école, lieu d'épanouissement (« Elle punit pas, elle essaie de trouver d'autres choses pour qu'on s'intéresse ») de transmission et d'appropriation du monde. Pour elle, comme le rapporte Camille, « l'Histoire est à tout le monde » (scène 9), l'Histoire doit « rentrer dans la vie » (scène 12) de ses élèves.

Le titre n'est ni *L'Histoire de France* ni *Les histoires de France* mais un entre-deux : cette parenthèse qui renferme le s interroge : y a-t-il une histoire, des histoires de France ? L'Histoire n'est-elle, qu'« un point de vue » (scène 9) ?

Amine Adjina situe sa pièce dans le cadre de l'école, lieu de tous les apprentissages, mais aussi lieu où l'enseignement historique et géographique de la France crée toujours des polémiques. Camille n'a pas tort de dire, citant sa mère, « certains racontent n'importe quoi avec l'Histoire et ils font comme si c'était vrai. Elle les appelle les pyromanes » (scène 9). En 2006, un groupe d'historiens a même jugé nécessaire de créer un « comité de vigilance face aux usages publics de l'Histoire ».

En s'appropriant l'Histoire, Camille, Arthur et Ibrahim rejouent trois moments du récit national : les origines gauloises, la Révolution de 1789, la finale de la coupe du monde 1998. Tandis qu'Arthur s'identifie d'abord à la figure de l'histoire-bataille, celle des rois et des vainqueurs, Camille et Ibrahim préfèrent incarner celle du peuple, des vaincus et des invisibles de l'Histoire que sont les femmes et les immigrés.

L'école a longtemps privilégié l'histoire des Arthur plus que celle des Camille et des Ibrahim. La recherche historique française, pourtant, fait de plus en plus de place à « l'histoire par en bas » à « tous les exclus du passé » (G. Noiriel) ou à celle d'une France ouverte sur le monde « contre l'étrécissement identitaire qui domine le débat public » (P. Boucheron).

Chacun des moments choisis pour *Histoire(s) de France* renvoie à des constructions, des mythes et des fantasmes constitutifs de toute nation. « Roman national », « identité nationale »... Le texte d'Amine Adjina cherche à dépasser ces mots qui divisent plus qu'ils ne rassemblent. Ibrahim a bien raison d'affirmer : « Moi je trouve que c'est louche tout ça et qu'on devrait mener l'enquête » (scène 3).

Quelle Histoire de France proposer à la génération des Camille, Arthur et Ibrahim, dans un pays où la mémoire plus que le contrat est le fondement de la cohésion sociale ? Comment dépasser ce que l'historien Michel Winock appelle « le nationalisme fermé », « apeuré, exclusif, définissant la nation par élimination des intrus » (celui des antidreyfusards, de Vichy et du Front national) et « le nationalisme ouvert » d'une « nation pénétrée d'une mission civilisatrice, s'auto-admirant pour ses vertus et ses héros », « généreuse, hospitalière, défenseur des opprimés » - ce nationalisme républicain qui n'a empêché ni la colonisation, ni les massacres, ni les dissimulations ? Quand le récit national acceptera-t-il sa part de métissage et de créolisation, si présente dans la langue française ?

### **Bibliographie et ressources pour les classes**

*Les racines du nationalisme* – L'Histoire n° 407, janvier 2015.

*La grande querelle : l'Histoire de France* – L'Histoire Hors série, avril 2017.

*Histoires de France* – La Documentation photographique n° 8083, septembre-octobre 2011.

*La fabrique du héros* – TDC n° 943, novembre 2007.

*Ecole et nation* – TDC n° 1005, décembre 2010.

BOUCHERON, Patrick, *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017 (Points, 2018).

CITRON, Suzanne, *Le Mythe national. L'histoire de France revisitée*, Paris, Editions de l'Atelier, 2008 (L'Atelier en poche, 2018).

FALAIZE, Benoît, *Enseigner l'histoire à l'école. Donner goût et interroger le passé pour faire sens aujourd'hui*, Paris, Retz Eds coll. « Savoir pratique enseignants », 2015.

NOIRIEL, Gérard, *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours*, Marseille, Agone, 2019.

**« LES MECS AVEC DES CASQUES ET DES MOUSTACHES » :  
LES GAULOIS, VERCINGETORIX ET LES ORIGINES DE LA FRANCE**

La tradition monarchique fixe l'origine du royaume à l'installation des Francs, eux-mêmes descendants des Troyens, voire d'un fils de Noé. Jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, on oppose les Gallo-Romains asservis dont serait issu le tiers-état et les conquérants francs dont descendrait directement la noblesse. Avec les Lumières et la Révolution les Gaulois deviennent les ancêtres dont on se réclame. Pour qu'il y ait une Histoire nationale, encore faut-il qu'il y ait une nation. Au XIX<sup>ème</sup> siècle partout en Europe apparaissent les mouvements nationaux, animés du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Ceux qui n'ont pas encore conquis leur indépendance (les Tchèques, les Allemands, les Italiens, etc.) cherchent dans leur passé héros et récits pour justifier leur lutte. Ceux qui, comme les Français, ont déjà acquis leur souveraineté, construisent leur avenir commun par ces mêmes héros et récits. La première *Histoire des Gaulois* dans les années 1820 est rééditée dix fois, jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Grand admirateur de Jules César, l'empereur Napoléon III contribue largement à la mise en valeur de l'histoire des peuples gaulois. Un musée des Antiquités gallo-romaines et celtiques est fondé à St-Germain-en-Laye, des fouilles archéologiques permettent de retrouver le site d'Alésia. On y érige un *Monument à Vercingétorix*, imposante statue de sept mètres sur le socle de laquelle est inscrite la formule « La Gaule unie, formant une seule nation, animée d'un même esprit, peut défier l'univers ».

Après la guerre perdue contre la Prusse en 1870, l'invocation des Gaulois permet d'opposer aux Allemands un peuple très ancien de valeureux guerriers, non germaniques. Les manuels de la III<sup>ème</sup> République, en particulier ceux d'Ernest Lavisse, l'« instituteur national », exaltent la figure des héros qui se sont sacrifiés : Vercingétorix, Roland, Du Guesclin, Bayard, Jeanne d'Arc. Il s'agit de préparer toute une génération de Français à prendre sa revanche en 1914. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le régime de Vichy se réapproprie aussi l'histoire des Gaulois : la défaite de 1940 est un nouvel Alésia et Pétain le nouveau Vercingétorix qui fait « le don de sa personne ». Durant les Trente Glorieuses, enfin, la bande dessinée de Goscinny et Uderzo fixe pour longtemps l'image des Gaulois. Astérix, Obélix et leurs compatriotes sont d'incorrigibles râleurs mais profondément libres, rusés, généreux et toujours prêts à résister à l'oppression. Après une éclipse de dix ans environ, les Gaulois réapparaissent à l'école en 1980 mais on ne leur attribue plus explicitement le rôle d'ancêtres. Les programmes de CM1 de 2016 rompent avec une lecture linéaire et nostalgique de la construction du pays. Au collège, l'histoire des Gaulois se fonde dans celle des conquêtes de la République romaine. Paradoxalement, on est passé de l'exaltation à la banalisation des peuples gaulois. On ne retient d'eux que les « gauloiseries » et le caractère « réfractaire » alors qu'on sait à présent qu'ils formaient une civilisation majeure de l'Antiquité.

L'image des origines gauloises est donc d'abord une production idéologique. Aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, imbuë du prestige de sa lointaine ascendance, chaque nation se sent d'autant plus apte à se défendre des nations voisines et à conquérir un empire colonial. En 1958, dans la chanson *Faut rigoler*, Boris Vian et Henri Salvador ironisent sur la formule « Nos ancêtres les Gaulois » infligée aux jeunes Antillais. Dans les colonies, c'est une vision des Gaulois à la Jules Michelet qui l'emporte : celle de barbares heureusement soumis à une puissance civilisatrice. Si les Gaulois ont accepté la romanisation au nom des bienfaits de la civilisation, les Algériens doivent accepter la domination de la France. Les manuels justifient la colonisation française et font d'Abd-el-Kader une sorte de Vercingétorix algérien. La colère d'Ibrahim (scène 7) résonne avec ce parallèle : « **Et plus je découvrais l'histoire des Gaulois et plus je découvrais que c'était notre histoire Madame** ».

« Tu sais qu'avant Vercingétorix et César, ils étaient potes. Ils dormaient dans la même tente », « Tu supportes ton mari, comme les pom-pom girls », « Faut être blond pour être Gaulois. (...) J'ai vu les images et y a que des blonds » : qu'y a-t-il de vrai dans ces affirmations d'Arthur (scènes 3, 4 et 6) ?

On savait déjà qu'en effet, loin de s'ignorer, Gaulois et Romains entretenaient des contacts étroits. Vercingétorix, otage princier des Romains vers 58 avant JC, a appris la guerre auprès de César et il parlait sans doute latin.

Les historiens se sont contentés pendant longtemps des seules sources textuelles en leur possession : la *Guerre des Gaules* de Jules César, des écrits de Plutarque et quelques récits du philosophe grec Poseidonios d'Apamée qui visite la Gaule vers 100 avant JC. Les Gaulois ont toujours été décrits par d'autres qu'eux-mêmes. Depuis trente ans, l'archéologie permet de renouveler complètement notre connaissance des Gaulois. On découvre une civilisation populeuse et raffinée, très loin des clichés habituels. N'en déplaise à Arthur, hommes et femmes ne vivent pas séparés et ces dernières non seulement tiennent une grande place dans l'économie familiale mais ont pu endosser le rôle de juge.

Les recherches génétiques n'ont pas permis de trancher avec certitude sur la « blondeur » des Gaulois. Les squelettes retrouvés, en revanche, donnent plutôt raison à la description qui en est faite par Poseidonios et César : des hommes et femmes de grande taille et robustes. Ceux que Jules César qualifiaient de « coqs » (*galli*) étaient bien de solides gaillards.

### **Bibliographie et ressources pour les classes**

*Qui sont nos ancêtres ?* - L'Histoire n° 326, décembre 2007.

*Les Gaulois, une civilisation majeure* – L'Histoire n° 439, septembre 2017.

*La Gaule, une redécouverte* – La Documentation photographique n° 8105, mai 2015.

*Les Gaulois* – TDC n° 1025, décembre 2011.

BRUNAU, Jean-Louis, *Les Gaulois, vérités et légendes*, Paris, Perrin, 2018.

BRUNAU, Jean-Louis, *Les Gaulois expliqués à ma fille*, Paris, Seuil, 2010.

DEMOULE, Jean-Paul, *On a retrouvé l'histoire de France*, Paris, Robert Laffont, 2012 (Folio histoire n° 225, 2018).

VENAYRE, Sylvain (dir.), *Histoire dessinée de la France*, Paris, La Découverte-La revue dessinée : cette collection qui associe historiens et dessinateurs a pour ambition de proposer une histoire de France dépoussiérée de toutes ses légendes. Le volume II, (*L'enquête gauloise, de Massilia à Jules César*, écrit par Jean-Louis Brunaux, dessiné par Nicoby) est consacré aux Gaulois.

### **Sitographie :**

*L'Histoire par l'image* : les articles d'Alexandre SUMPFF (« Regards sur les guerriers gaulois », « Le chef gaulois », « Alésia ») proposent des analyses de tableaux : voir par exemple <https://histoire-image.org/fr/etudes/alesia>.

Musée d'Archéologie Nationale : <https://musee-archeologienationale.fr>.

Muséo Parc Alésia : <https://www.alesia.com/un-site-unique>.

*Gaulois, une expo renversante*, une exposition de la Cité des sciences et de l'industrie (19 octobre 2011 au 2 septembre 2012) : <https://afeaf.hypotheses.org/files/2011/12/DP-expo-La-Vilette-gaulois.pdf>.

« On sait bien comment ça se passe quand les vainqueurs racontent » (scène 4)  
Quand un historien se confronte à César



« L'exception française, c'est d'être français et de devoir le devenir »

Extrait de *Ma part de Gaulois* de Magyd Cherfi

Pour de vrai, tout n'a pas été coloré de noir dans la piaule à Jules Ferry. Quand j'y pense je me dis qu'on a vécu l'extravagance. Et cette extravagance a débarqué quand on a tout de go annoncé que nos ancêtres étaient gaulois. Le croirez-vous ? On a aimé ! On n'a pas détesté ce conte de fées. La ballade des schizophrènes a commencé là, on n'avait pas dix ans.

Il faut dire qu'à l'intérieur de nos chaumières on racontait les Français dégueulasses, tortionnaires et mangeurs de porcs. A l'école, ces mêmes « porcs » nous raccrochaient à un incroyable arbre généalogique appelé « France ». A cet âge, on n'a pas détesté appartenir à la « grande famille », c'était presque le sentiment de ne plus être orphelins. Enfin des réponses soulevaient la chape pour un éclaircissement de la genèse.

On ne savait rien de l'Algérie si ce n'est la guerre d'Algérie. En guise de socle, nos parents nous offraient leur lutte et pour peu qu'ils n'aient pas été des martyrs, ne restait plus que le mythe d'un peuple héroïque. On trouvait ça troublant que nos vieux aient été un temps des héros gigantesques puis, sous nos yeux, de pauvres analphabètes atterrés qui nous intimaient l'ordre de ne jamais quitter l'ombre de tous les platanes, de ne pas faire de vagues (...).

On a été français un temps, le temps de la petite école qui nous voulait égaux en droits. On a aimé ce « nous » qui nous a fait frères avec les « cheveux lisses ». On ne savait rien d'une quelconque histoire nous concernant, pas la moindre référence d'un grand homme de lettres, d'un poète, d'un peintre, d'un architecte de Béjaïa ou d'Alger, rien d'un sportif de Sidi Bel-Abbès ou d'un exploit auquel s'identifier. Alors on s'est agrippés au conte gaulois, aux pages pleines de héros blonds aux yeux d'émeraude et on trouvait ça chouette d'être blond, d'avoir les yeux bleus. (...)

Le temps de la petite école, (...) on a même préféré les cow-boys aux Indiens, ces barbares au visage peint qui vous coupaient les couilles et la mèche. On préférait John Wayne. On ne savait pas à l'époque que les sauvages étaient nos frères jumeaux, on ne savait pas qui on était.

**Source** : CHERFI Magyd, *Ma part de Gaulois*, Arles, Babel, 2018, pp. 20-21.

Chanteur, écrivain et acteur, Magyd Cherfi, fils d'immigrés algériens, a grandi dans les quartiers nord de Toulouse. Membre et parolier du groupe Zebda, il mène également une carrière solo dans la chanson et est l'auteur de plusieurs livres : *Livret de famille* (2004), *La Trempe* (2007), *Ma part de Gaulois* (2016), *La part du sarrasin* (2020).

Composé comme un récit d'autofiction, *Ma part de Gaulois* revient sur « le premier bac arabe de la cité » du « petit Beur de la rue Raphaël ». La « part de Gaulois », c'est l'amour de la langue et de la littérature françaises grâce auquel Magyd s'épanouit, à cause duquel aussi il s'éloigne de son milieu.

**« SI ON ECOUTAIT LES CESARS COMME TOI, LES FEMMES ELLES ONT JAMAIS RIEN FAIT » :  
QUELLE PLACE POUR LES FEMMES DANS L'HISTOIRE DE FRANCE ?**

Avec la Révolution française, le peuple devient un acteur politique. Cependant, voter n'est pas un droit mais une fonction qui exige des compétences. Pour devenir « citoyen actif », il faut être indépendant (et non domestique) et pouvoir s'acquitter d'un cens, impôt d'une valeur équivalente à trois journées de travail. Si le peuple est souverain, « ses représentants sont ses tuteurs » précise le député Antoine Barnave. A partir de 1795, le peuple devient le coupable tout désigné des violences de la Terreur. La méfiance envers la « populace » irrigue tout le XIX<sup>ème</sup> siècle.

Et puis, pour paraphraser le MLF, il y a plus passif que le « citoyen passif », sa femme. Le Plan d'Instruction publique présenté par Talleyrand devant l'Assemblée nationale est on ne peut plus clair : « Les hommes sont destinés à vivre sur le théâtre du monde. L'éducation publique leur convient (...) Destinées aux soins intérieurs, c'est au sein de leur famille que les femmes doivent en recevoir les premières leçons. (...) Que toutes vos institutions tendent donc à concentrer l'éducation des femmes dans cet asile domestique ».

La Révolution française est pourtant aussi une affaire de femmes. Ce sont elles qui obligent « le boulanger, la boulangère et le petit mitron » à quitter Versailles pour Paris où ils seront désormais surveillés : « **On ira chercher le Roi, nous les femmes. Et on l'amènera à Paris** » rappelle Camille (scène 11). Ce sont elles également qui s'opposent avec le plus d'obstination aux mesures de déchristianisation. La France, refusant tout communautarisme, prétend défendre l'universalité des droits mais quel est ce neutre à qui elle s'adresse en 1789 si ce n'est l'homme ?

Ce paradoxe, Olympe de Gouges l'a compris et le dénonce. Elle est de toutes les causes révolutionnaires, militant notamment pour l'abolition de l'esclavage. En 1791, elle rédige sa fameuse *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* et affirme avec justesse : « La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également le droit de monter à la tribune ». Elle est guillotinée en novembre 1793, quelques semaines après Marie-Antoinette. La mâle reprise en mains de la Révolution est alors en cours : un décret interdit les clubs féminins, puis les femmes se voient exclues des tribunes de la Convention et de toute assemblée politique. Le Code civil rédigé en 1804 scelle pour longtemps le destin des Françaises, considérées comme des mineures. Mais, morte pour ses idées, Olympe de Gouges donne raison aux paroles de Camille : « **Même si on peut pas changer [les choses], on peut rêver qu'on les change. Et y en a d'autres qui le feront un jour** » (scène 9).

« Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante » : plus qu'une devise sur le fronton du Panthéon, cette phrase reflète bien la manière dont le récit national a soit invisibilisé les femmes, soit les a dépeintes, à quelques rares exceptions, comme des personnages secondaires voire néfastes. L'Histoire, comme le dit Michèle Perrot, « demeure une « science » largement virile ». La Camille-Vercingétorix ne peut pas se contenter d'une poitrine, il lui faut une moustache pour être crédible ! Arthur quant à lui s'étrangle (scène 4) de voir le « plus grand des Gaulois » incarné soit par une fille (« **jamais de la vie, t'es complètement malade toi** ») soit par un homme « en robe » (« **c'est la catastrophe !** »).

Les manuels scolaires n'offrent pas beaucoup plus de modèles à Camille que les stations de métro parisiennes. Les premières Histoires de France présentent aux enfants un cortège de mauvaises reines : Catherine de Médicis, Marie de Médicis, Marie-Antoinette, sans parler des malencontreuses maîtresses, les Montespan, Maintenon ou Pompadour. Michelet dit d'Olympe de Gouges apprenant sa condamnation : « elle se remit à être femme, faible, tremblante »... La leçon donnée aux petites Françaises est simple comme le résumé des historiens Françoise et Claude Lelièvre qui ont épluché les manuels de la III<sup>ème</sup> à la V<sup>ème</sup> République : « les femmes ne doivent pas disposer du pouvoir politique, du pouvoir souverain ; mais elles peuvent se sacrifier pour des causes transcendantes, voire les représenter ».

Le destin tragique de Marie-Antoinette a inspiré de nombreux artistes, de Mme de Staël à Sofia Coppola, en passant par Stefan Zweig et tant d'autres, écrivain.e.s ou cinéastes. Ce qui est dit de Marie-Antoinette dans les manuels de l'Ecole républicaine n'est pas totalement éloigné de la réalité historique : ses positions antirévolutionnaires sont avérées. Mais l'insistance avec laquelle on dépeint ses dépenses somptuaires ou son influence sur un roi faible (dans le renvoi de Necker ou la fuite à Varennes par exemple) accrédite une fois de plus l'idée que les catastrophes arrivent par les femmes. « L'Autrichienne », « Madame Déficit », « l'architigresse » : surnoms, pamphlets et rumeurs diverses témoignent de la haine qu'elle inspire. Dans la pièce, Amine Adjina renverse comme un clin d'œil la légende de la brioche en faisant dire à Arthur/Louis XVI « [qu'on leur donne un peu de camembert, je suis sûr que ça les calmera](#) » (scène 8). Si le roi, rabaissé à la condition de « Louis Capet », a droit à un procès politique, la reine se voit vite ramenée à ses mœurs et même accusée d'inceste sur son très jeune fils. Perverse, forcément perverse celle qui a refusé d' « accepter, se conformer, obéir, se soumettre et se taire », pour reprendre l'énumération de Michelle Perrot.

### **Bibliographie et ressources pour les classes**

*La Révolution et le peuple* - L'Histoire n° 342, mai 2009.

*Les femmes, 500 ans pour l'égalité* – L'Histoire Spécial, juillet-août 2000.

*Marie-Antoinette. Vie privée, vie publique* – L'Histoire n° 310, juin 2006.

*La Révolution en images* – TDC n° 1013, avril 2011. Ce numéro propose une intéressante analyse iconographique sur les femmes actrices de la Révolution.

*Les combats féministes* – TDC n° 1080, septembre 2014.

LE BOZEC Christine, *Les femmes et la Révolution : 1770-1830*, Paris, Passés composés, 2019.

LELIEVRE, Françoise et Claude, *L'histoire des femmes publiques contée aux enfants*, Paris, PUF coll. « Sciences sociales et sociétés », 2001.

PERROT, Michèle, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998 (Champs Histoire 2020).

### **Sitographie**

*L'Histoire par l'image* : les articles de Charlotte Denoël sur « Olympe de Gouges » : <https://histoire-image.org/fr/etudes/olympes-gouges>, « Madame Roland et l'engagement politique des femmes dans la Révolution » : <https://histoire-image.org/fr/etudes/madame-roland-engagement-politique-femmes-revolution>, sur « Les tricoteuses pendant la Révolution française » : <https://histoire-image.org/fr/etudes/tricoteuses-revolution-francaise>.



**« Homme, es-tu capable d'être juste ? »**

Préambule de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne d'Olympe de Gouges

Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question ; tu ne lui ôteras pas du moins ce droit. Dis-moi ? Qui t'a donné le souverain empire d'opprimer mon sexe ? Ta force ? Tes talents ? Observe le créateur dans sa sagesse ; parcours la nature dans toute sa grandeur, dont tu sembles vouloir te rapprocher, et donne-moi, si tu l'oses, l'exemple de cet empire tyrannique.

Remonte aux animaux, consulte les éléments, étudie les végétaux, jette enfin un coup d'œil sur toutes les modifications de la matière organisée et rends-toi à l'évidence quand je t'en offre les moyens : cherche, fouille et distingue, si tu peux, les sexes dans l'administration de la nature. Partout tu les trouveras confondus, partout ils coopèrent avec un ensemble harmonieux à ce chef-d'œuvre immortel.

L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursoufflé de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles ; il prétend jouir de la Révolution et réclamer ses droits à l'égalité, pour ne rien dire de plus.

Source : [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr)

L'image de Marie-Antoinette dans les manuels scolaires  
Armand Colin, cours élémentaires (1949-1968)



**Comprenons.** — *Quand Louis XVI, le petit-fils de Louis XV, devient roi, le peuple de France est bien malheureux.*

**Lisons :** Le roi **Louis XVI** voudrait rendre la France heureuse, mais il est peu intelligent. Il ne sait pas résister aux mauvais conseils de sa femme, l'Autrichienne **Marie-Antoinette**.

Au lieu de s'occuper des affaires de la France, Louis XVI va à la chasse ou travaille dans l'atelier d'un serrurier. De son côté, Marie-Antoinette joue à la bergère dans le parc de **Trianon**.

Cependant, le peuple français est de plus en plus malheureux et mécontent.

**Observons.** — 1. Où se passe cette scène ? — 2. Quelle est cette belle dame qui donne du grain aux poules ?

**Apprenons :** Louis XVI ne sait pas commander et il écoute trop les mauvais conseils de la reine Marie-Antoinette.

## « C'est petit une équipe mais elle ressemble plus à la France que toute l'Assemblée nationale » : retour sur la France black-blanc-beur

Ibrahim a raison : « le sport, ça rentre dans l'Histoire » (scène 13). Souvenons-nous de l'athlète Jesse Owens, vainqueur du 100 mètres en 1936 à Berlin sous les yeux d'Adolf Hitler qui avait voulu faire de « ses » jeux olympiques la vitrine de la suprématie aryenne. Souvenons-nous de John Carlos et Tommie Smith sur le podium du 200 mètres, levant le poing ganté du *Black power* aux JO de Mexico en 1968. Et plus récemment du genou à terre de Colin Kaepernick ou Megan Rapinoe contre les violences policières et le racisme aux Etats-Unis : le sport est aussi une arme culturelle et politique, celle des minorités et des immigrés notamment.

Rarement événement sportif n'a eu autant de portée que la première coupe du monde remportée le 12 juillet 1998 sur le sol national. La toute récente *Histoire mondiale de la France* lui consacre même un article. Stéphane Beaud y affirme vouloir rendre « à ce « moment 98 » toute son historicité, son épaisseur et peut-être sa grandeur ». Il souligne que « toute l'histoire contemporaine de la France pouvait se lire dans les trajectoires de ces joueurs. L'équipe de France représentait socialement la France populaire dans ses diverses composantes : non seulement ouvrière, rurale, mais aussi banlieusarde et postcoloniale (DOM-TOM, immigration africaine) ». C'est « un rêve de pays » (scène 15), un creuset dans lequel on acclame fraternellement l'Antillais Thuram, le Guyanais Lama, le Kanak Karembeu, les fils d'immigrés Zidane et Vieira, et même, foin du jacobinisme, le Breton Guivarc'h et le Basque Lizarazu !

Dans la pièce, les paroles de Camille, Arthur et Ibrahim évoquant cette communion nationale (scène 15) font écho à celles qu'ils prononcent quand ils se replongent dans la prise de la Bastille (scène 11). « Le 14 juillet 1789, tout le monde se disait bonjour. Et salut ça va. Et bien, et bien. Et wesh la famille » : on retrouve la même liesse, la même ferveur que le 12 juillet 1998. Comme le dit Ibrahim, « ce jour-là, Saint-Denis c'était plus Saint-Denis ». La ville ne donnait plus ni l'image de la France surannée des tombeaux royaux, ni celle d'une banlieue inassimilable. On pourrait poursuivre l'analogie 1789-1998 en rappelant que la pelouse du Stade de France a été découpée en des centaines de petits blocs tandis que des pierres de la Bastille, sculptées en modèles réduits de la forteresse, se sont échangées dans toute l'Europe. Cependant, point d'« aristocrates à la lanterne » en 1998 ; « tout le monde est mélangé », « personne n'a peur de personne » (scène 15). La victoire des Bleus est plutôt comme une seconde Fête de la Fédération, la France semble apaisée, unie, réconciliée. Amine Adjina s'en amuse en rappelant l'enthousiasme débordant de Jacques Chirac, bouche grande ouverte. Oubliées ses paroles malheureuses sur « le bruit et l'odeur » des familles d'immigrés : le Président est heureux parmi cette « foule dans le stade [qui] fait beaucoup de bruit », dans « l'odeur des merguez ». La seule mauvaise odeur de la pièce est celle de l'haleine du roi de France chargée de camembert, produit du terroir s'il en est !

A la fois spécialiste de l'immigration en France et de l'histoire du football, l'historien Yvan Gastaut a consacré articles et ouvrages à la coupe du monde de 1998. Dans *Le métissage par le foot*, il analyse les réactions de l'opinion publique, de la presse et des intellectuels entre 1996 et 2002. La victoire française apparaît bien comme une « parenthèse enchantée », coincée entre les saillies racistes de Jean-Marie Le Pen et sa qualification pour le second tour des élections présidentielles de 2002. Le « moment antiraciste » de 1998 rassemble dans un même élan hommes et femmes, journaux de droite et de gauche, banlieusards et élites. Sans doute n'est-il pas étonnant qu'un des meilleurs joueurs de cette équipe ait choisi de s'investir publiquement contre le racisme : Lilian Thuram a rejoint le Haut conseil à l'intégration quelques mois après la désastreuse rencontre France-Algérie de 2001 et créé sa propre fondation.

Sport populaire, le football s'est d'abord développé en France dans les régions industrielles du Nord-Est, fortes recruteuses d'une main d'œuvre immigrée. L'équipe nationale a toujours été un *melting pot* de joueurs d'origines diverses, reflet de différentes vagues d'immigration. Natif de Noeux-les-Mines, Raymond Kopaszewski dit Kopa fait partie des nombreux enfants de l'immigration polonaise de l'entre-deux-guerres. Autre célèbre milieu offensif, Michel Platini est le petit-fils d'un ouvrier italien venu travailler en Lorraine. Après la France des cités minières, le football a trouvé dans les banlieues populaires et l'immigration postcoloniale nombre de ses joueurs.

Acclamés dans les stades (quand ils gagnent), les fils et petits-fils d'étrangers appartiennent à une histoire commune, celle de la France devenue l'un des tout premiers pays d'immigration entre les années 1880 et 1980. Mais, comme l'explique Gérard Noiriel, « ce fait a longtemps été refoulé par la mémoire collective et reste, aujourd'hui encore, largement sous-estimé dans l'enseignement ».

### **Bibliographie et ressources pour les classes**

*Les immigrés et la France, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* – La Documentation photographique n° 8035, janvier 2004.

*L'immigration en France* – TDC n° 936, mai 2007.

*Enseigner l'histoire de l'immigration* – Diversité n° 149, juin 2007.

GASTAUT Yvan, *Le métissage par le foot. L'intégration mais jusqu'où ?*, Paris, Autrement, 2008.

NOIRIEL, Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle). Discours publics, humiliations privées*, Paris, Fayard, 2007.

WEIL, Patrick, *La République et sa diversité. Migrations, intégration, discrimination*, Paris, Seuil, 2005.

### **Sitographie**

Musée national de l'histoire de l'immigration : <http://www.histoire-immigration.fr>.

Le site propose un film qui retrace en quarante minutes deux siècles d'immigration en France ainsi qu'une séquence pédagogique et de nombreux liens.

Fondation Lilian Thuram. Education contre le racisme : [www.thuram.org](http://www.thuram.org).

« La mosaïque France recomposée. D'une immigration à l'autre »  
Les équipes de France de football en 1952 et 1998



Source : *Les immigrés et la France, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, pp. 18-19.

## « Black, blanc, beur, la fin d'une génération »

Une tribune d'Yvan Gastaud écrite après la seconde victoire française en coupe du monde

La victoire de l'équipe de France de football est une aubaine pour les historiens du temps présent. D'autant qu'elle s'inscrit dans le cadre exact de la commémoration de la victoire de 1998. Vingt ans tout juste, le temps d'une génération ou presque. Dès lors, la comparaison s'impose et nous donne l'occasion de constater que les conquérants de la première étoile n'ont pas œuvré pour rien. Oui, le 12 juillet 1998 a provoqué un réel effet sur la société, ne serait-ce que parce qu'on s'en souvient avec autant d'intensité et que la fête de 2018 est remplie de celle qui s'est déroulée vingt ans plus tôt. (...) L'effet 98 a surtout porté sur les imaginaires collectifs : qu'on le veuille ou non, malgré le racisme toujours ambiant, les consciences ont évolué en matière de rapport à l'altérité en France. A l'époque il s'agissait de célébrer l'intégration républicaine et le mythe «black, blanc, beur» s'est imposé comme l'emblème d'une France plurielle unie aux multiples origines rassemblées pour l'honneur de la Nation derrière son meilleur représentant : le fils d'immigrés algériens Zinédine Zidane.

Bien entendu, on pourra dire que la suite n'a pas été à la hauteur des espérances d'une société ouverte, entrevue sur une séquence – assez longue – allant de la victoire de 98 jusqu'à celle de l'Euro 2000. Le désastreux match amical France-Algérie d'octobre 2001 et la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection de 2002 ont été le point de départ de vicissitudes dans le rapport de la France et de son équipe de football en lien avec questions liées à «l'immigration», jusqu'au précipice caractérisé par l'affaire du bus de Knysna lors de la Coupe du monde de 2010 en Afrique du Sud. On ne parlait alors plus que de «racailles» et de joueurs irrespectueux du pays et de ses valeurs. Mais depuis quelque temps et surtout avec cette victoire finale face à la Croatie, l'historien ne peut que constater qu'il s'agit d'une seule et même histoire qui se déroule sous nos yeux depuis vingt ans : celle du football comme théâtre des passions françaises en lien avec les questionnements identitaires. (...)

Une preuve que l'intégration n'est plus à la page et que le mythe «black, blanc, beur» a fait long feu pour de bonnes raisons. Mais un autre mythe semble le remplacer : celui de la fraternité. (...) Nos 23 héros rangés comme un seul homme derrière leur entraîneur Didier Deschamps affichent des valeurs républicaines clairement affichées qui se résument à un idéal de fraternité incarnant une France rassemblée au-delà de toutes les différences. Voilà le nouveau credo de 2018 dépoussiérant celui de 1998. Après les belles et si utiles images, restera à chacun d'entre nous individuellement et collectivement de faire fructifier ce message.

**Source :** *Libération* du 17 juillet 2018.